

dispenser d'assister au mariage de Marthe, et peut être alors sa tante aurait-elle besoin de sa présence quelque temps encore.

Aussitôt le mariage célébré, les jeunes époux partirent pour l'Italie; visiter ce beau pays était le rêve favori de Marthe, et elle ne pouvait désirer un guide plus éclairé et plus instruit que son mari.

Durant sa absence, qui, à cause de la santé délicate de la jeune femme, devait se prolonger tout l'hiver, Mme Vertel s'installa au Chalet, qui allait désormais lui servir d'habitation, et elle s'occupa de faire exécuter à la Sapinière divers changements dont, avant son départ, Augustin lui avait donné le plan.

Elisabeth, que son énergie avait soutenue pendant les derniers mois qui venaient de s'écouler, fut prise alors d'une indisposition assez sérieuse; sa tante la veilla avec une sollicitude toute maternelle. Grâce aux bons soins dont elle fut entourée et à son excellent tempérament, le danger disparut bientôt, mais la convalescence fut longue et pénible car la jeune fille était d'une extrême faiblesse. Un découragement profond s'empara de son esprit, il semblait que sa force d'âme habituelle l'eût abandonnée, car elle n'essaya point de réagir contre cette tristesse vague, cette mélancolie énervante qui achevait de miner ses forces.

Elle se trouvait dans une de ces situations périlleuses qui sont l'écueil des âmes d'élite: après le sacrifice qu'elle avait accompli si noblement, il lui semblait que sa tâche était remplie. Elle ne s'apercevait pas, ou plutôt elle ne voulait pas voir que ces rêveries auxquelles elle s'abandonnait avec tant de complaisance, étaient remplies de dangers; mais Dieu veillait sur elles et il lui fournait les moyens de sortir de cette crise difficile.

(A suivre.)

LE GROGNARD.

MONTREAL, 27 MAI 1882

Les élections générales.

La chambre fédérale a été dissoute. Les élections générales auront lieu le 20 juin.

Le *Grognard* a un mot à dire au peuple avant qu'il soit appelé à remplir un de ses devoirs les plus importants: celui de choisir de dignes représentants à la législature d'Ottawa.

Il faut que le peuple fasse bien les choses: il faut qu'il se montre canayen en se divisant proprement, car rien ne serait plus ennuyeux qu'une élection où il n'y aurait que les candidats d'une seule couleur politique. Quand aux divisions nous sommes sûrs que nos compatriotes se montreront à la hauteur de la situation.

Les grands journaux depuis une semaine vous disent de vous

préparer convenablement à la lutte on n'attend pas la onzième heure pour choisir vos candidats. Commencez la cabale au plus tôt afin que le 13 juin, jour de la nomination, les têtes soient bien échauffées et qu'il se passe quelque chose d'intéressant dans tous les comtés.

Les deux grandes divisions politiques subsistent toujours, les Bleus et les Rouges. Vous aurez à opter entre les bons et les mauvais principes.

Si vous ignorez les tendances des deux partis qui se disputent le pouvoir, n'allez pas vous renseigner dans les grands journaux; les journalistes sont toujours aux gages de quelques intrigants et ils ne cherchent qu'à vous tromper.

Les évêques dans leurs dernières lettres ayant défendu l'aux curés de se mêler d'élections, vous ne pouvez pas leur demander de vous faire un cours de politique. Tout ce que les curés vous diront ça sera de voter en faveur du candidat que vous croirez sincère, honnête, bon catholique, et capable de défendre en chambre les droits de ses commettants.

Avant de voter sachez un peu ce que c'est que la politique. Si nous prenons la définition des dictionnaires la politique est l'art de gouverner les peuples.

Aristote, un nichon qui a vécu trois cents ans avant Notre-Seigneur, et qui par conséquent n'avait pas entendu un discours de Charles Thibault, ni lu la brochure de M. Trudel sur les Chambres Hautes prétend que la base de la politique est l'honnêteté et la justice. Le pauvre homme était dans les patates.

Platon, un homme qui avait fait ses études cent ans avant Aristote, disait que la véritable science de la politique consiste à rendre les hommes plus heureux, en les rendant plus modérés et plus sages, c'est-à-dire plus vertueux; aussi selon lui, la politique est la science qui produit ou fait régner la justice dans un pays.

Tous les ministres à Ottawa possèdent cette science à un degré élevé, tous les chefs du parti libéral en connaissent aussi les secrets.

Sir John et ses amis viendront vous dire que leur programme a été rédigé dans le but de rendre le peuple plus heureux. Ils prétendent que la protection est la seule panacée qui ait soulagé la misère nationale. La protection, d'après eux, a opéré des merveilles dans la Puissance, elle a opposé une digue au flot de l'émigration, elle a fait prospérer nos manufactures, elle a rempli les coffres de l'état et elle a ouvert une ère de prospérité nationale. D'un autre côté les libéraux vous diront que le gouvernement a eu tort de proclamer la protection dans un pays où la consommation n'égale pas la production et que le syndicat du Pacifique en s'emparant de la zone de nos plaines fertiles dans le Nord-Ouest, prépare la ruine du Canada.

Qui a raison? Qui a tort? On n'a jamais pu le savoir.

Dans tous les cas les Rouges et les Bleus vont faire flèche de tout bois et il y aura d'amères déceptions dans quelques coins.

Montréal Est est tranquille comme Baptiste; M. Coursol ne connaît pas encore le nom de son opposant.

Dans Montréal Ouest le diable est aux vaches. La division est réclamée par deux conservateurs, dont l'un est franc-maçon et l'autre orangiste. Les libéraux se proposent de pêcher en eau trouble et on ne connaît pas encore le candidat qui viendra *deus ex machina*.

Dans le comté de l'Assomption les candidatures poussent comme des champignons. Il est probable que M. Huteau retournera en chambre.

Trois-Rivières n'est pas encore dégoûté de l'homme aux \$32,000. Les rouges parlent de lui servir une soupe chaude.

M. Jos Tassé n'est pas sur un lit de roses. Le Docteur St. Jean va lui faire avaler une rude pilule et il sera peut être obligé de se chercher un comté dans la province de Québec.

Scandale.

Jamais dans notre ville il n'a été représentée une pièce plus immonde que celle intitulée *La Nuit et le Jour*. Chaque scène était pailletée de mots libidineux et d'outrages à la pudeur. Le troisième acte était d'une immoralité révoltante. La scène de l'auberge ou plutôt celle du lapanar aurait pu faire monter le rouge de la honte à la face d'un policeman. Si les agents de l'autorité avaient fait irruption sur le proscenium pendant la représentation le recorder n'aurait pas eu de scrupule à condamner acteurs et actrices à six mois de prison et à \$100 d'amende et à six mois de prison de plus à défaut de paiement. Ces histrions indécentes ne l'auraient pas volé.

Nous ne sommes pas rigoristes, mais nous voulons que les mœurs soient respectées. Nous ne voulons pas ostraciser les compagnies d'opéra mais nous aimerions à applaudir des artistes qui nous donneraient des pièces décentes de l'École de Rossini, Donizetti, Meyerbeer, Verdi et autres compositeurs respectables.

Un vol à la Douche.

Il y a quelque temps, une dame magnifiquement vêtue descendait d'une voiture de maître à la porte d'un médecin célèbre et s'occupant spécialement de maladies mentales.

Cette dame, introduite aussitôt dans le cabinet du patricien, s'exprime ainsi avec des sanglots dans la voix:

—Docteur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Mon fils, mon fils unique est atteint de monomanie; il est inoffensif, mais, se croyant gargon de recette ou employé de

banque, il passe ses journées à préparer des notes, des traités et des factures, et il les présente à tous ceux qu'il rencontre, en exigeant le paiement. Cette manie lui a valu déjà plusieurs scènes désagréables, et j'ai grand'peur que l'esprit du pauvre enfant, lucide en toute autre chose, ne finisse par se déranger.

Le médecin interrogea la malheureuse mère sur les antécédents de son fils, sur l'état mental des membres de sa famille, et il finit par faire espérer à la malheureuse qu'il rendrait la raison à son fils.

Elle partit rassurée. —Une dernière recommandation, fit-elle avant de partir; vous comprenez ce que la séparation aurait de cruel. Je vous amènerai mon fils après demain, mais je voudrais m'éloigner sans être vue.

—Qu'à cela ne tienne, répondit l'aliéniste, cette antichambre donne sur une pièce desservie par l'escalier de service.

Et il lui indiqua le chemin qu'elle aurait à prendre pour disparaître sans que son fils la vit.

Le surlendemain, cette dame revenait avec un jeune homme simplement vêtu, mais l'air intelligent et fort doux. En arrivant, la dame fit un signe d'intelligence au domestique en lui disant:

—Prévenez monsieur que la personne qu'il attend est là.

Et elle disparut en emportant un petit paquet qu'elle avait pris des mains du jeune homme.

Cependant, un quart d'heure s'était écoulé et l'on ne venait pas; le jeune homme demanda au domestique si on l'avait oublié.

—Non, monsieur, répondit celui-ci; mais monsieur est occupé.

Une demi-heure plus tard, perdant patience, le jeune homme redemanda au domestique si l'on pensait à lui.

—Je suis attendu, dit-il, priez monsieur de me consacrer une minute.

—Oui, oui, répondit le domestique, qui le fit entrer au salon.

Enfin le docteur parut; le jeune homme lui présenta une facture.

—Oui, je sais, répliqua celui-ci en lui prenant le mains; nous réglerons cela plus tard; et il lui tâta le pouls.

Le jeune le regarda d'un air un peu effaré.

—Pouls normal, dit l'homme de science.

—Ma facture? reprit le jeune homme.

—Etrange! étrange! murmura le docteur.

Ces paroles étonnant le jeune homme, il crut devoir insister.

—Mon patron peut être inquiet; renvoyez-moi.

Mais le docteur l'observait sans répondre. Il voulut lui reprendre la main.

—Ah! laissez-moi! s'écria le jeune homme, qui commençait à être en colère devant l'attitude de son interlocuteur.

Enfin, il éclata.

—Payez-moi et finissez vos simagrées, s'écria-t-il.

—Accès aigu, prononça alors froidement le médecin; il sonna et dit à deux domestiques:

—Une douche glacée! On entraîna le pauvre gargon; en un clin d'œil il fut déshabillé et placé sous un appareil d'où un jet d'eau puissant lui tomba sur le crâne.

Il poussait des hurlements. Quand l'opération fut terminée, le docteur vint juger de l'effet de sa douche.

La scène rageuse de la part du malade continua. Cependant après les divagations sans nombre, le jeune homme insista de telle façon près du médecin pour qu'on fit part de sa situation à un bijoutier de la rue de la Paix qu'il envoya un domestique.

Quelques minutes après, le bijoutier arrivait. Et alors la scène tragi-comique fut expliquée.

La dame à l'équipage était tout simplement une habile voleuse. Elle s'était présentée dans ses magasins et avait pris une parure de 25,000 francs.

—Je n'ai pas cette somme sur moi, avait-elle dit, mais envoyez un de vos commis avec moi; je demeure avenue d'Eylau, mon mari acquittera la facture.

Le vol a été préparé et exécuté comme nous venons de le raconter, c'est-à-dire avec une habileté et une audace sans pareilles.

Le commis rage encore de la douche qu'il a reçue; quand au bijoutier, il a déposé sa plainte, avec un signalement qui fera sans doute découvrir cette voleuse si riche d'imagination.

Jalousie.

Un drame en cinq actes.

La scène est à Montréal en 1882, sur la rue Ste Catherine.

I.— Son mari était jaloux comme un tigre, malgré qu'il n'eût aucun motif de l'être. Un soir elle avait soupé chez une amie. Celle-ci était malade et il y avait aucune personne de sexe masculin pour la reconduire chez elle. Il ne lui restait qu'un parti à prendre, celui de retourner chez elle sans compagnon.

II.— A peine avait-elle fait quelques pas dans la rue qu'elle s'aperçut qu'elle était suivie par un homme. Lorsqu'elle accélérât le pas, l'individu marchait plus vite et lorsqu'elle s'arrêtait devant la vitrine d'un magasin pour lui permettre de la dépasser, il s'arrêtait et flânait à une courte distance. Il n'y avait pas un policeman à l'horizon, la rue était déserte et il n'y avait personne dans les magasins dont les propriétaires n'annonçaient pas dans le *Grognard*.

III.— Son cœur battait avec violence. Elle résolut d'écartier son admirateur mystérieux. Elle s'élança dans le premier magasin qu'elle rencontra. C'était un magasin de chaussures dont le propriétaire aurait pu réaliser des bénéfices plus considérables qu'